

# In memoriam Henri Seyrig (1895-1973)

Autor(en): **Le Rider, Georges**

Objektyp: **Obituary**

Zeitschrift: **Schweizerische numismatische Rundschau = Revue suisse de numismatique = Rivista svizzera di numismatica**

Band (Jahr): **52 (1973)**

PDF erstellt am: **22.07.2024**

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.



Photographié par Mme L. Mützenberg, Berne

## HENRI SEYRIG

1895-1973

Henri Seyrig naquit à Héricourt (Haute-Saône, France) le 10 novembre 1895. Il comptait dans sa famille des personnages célèbres: son arrière-grand-père avait été l'inventeur du piano Seyrig, qui prit plus tard le nom de Pleyel; son grand-père fut un ingénieur de talent, pendant plusieurs années l'associé d'Eiffel: c'est lui qui construisit à Porto le fameux pont à deux étages.

En 1895, le père d'Henri Seyrig appartenait à l'administration française des eaux et forêts. Mais il abandonna dès l'année suivante, en 1896, sa charge de forestier et entra dans les affaires à Mulhouse. C'est dans cette ville qu'Henri Seyrig fit ses études primaires, ce qui lui valut d'acquérir une connaissance approfondie de l'allemand. Il fit ensuite de solides études secondaires au collège réputé des Roches, en Normandie, et compléta son éducation par un séjour d'un an à Oxford, en 1913/14.

Il s'y trouvait encore quand éclata la guerre. Il fut aussitôt mobilisé et, en 1916, reçut à Verdun la croix de guerre avec deux citations. En 1917 il rejoignit l'armée d'Orient et passa plusieurs mois en Macédoine et à Salonique. Ce séjour en Grèce, malgré les circonstances, eut sur son orientation future une influence décisive. Il éprouva en effet pour ce pays un attachement profond, qui ne devait jamais se démentir. Il se mit aussitôt à apprendre le grec, ancien et moderne, il se passionna pour les antiquités, et l'on peut dire que c'est en 1917 que commença sa carrière d'helléniste et d'archéologue.

Après sa démobilisation, malgré les possibilités que lui offraient les affaires familiales, il choisit l'Université, fit avec Victor Bérard un diplôme d'études supérieures sur la maison homérique et passa l'agrégation en 1922. Il put alors réaliser le vœu qu'il avait formé cinq ans plus tôt: il se présenta et fut reçu au concours de l'École française d'archéologie d'Athènes, où il entra en novembre 1922 avec Fernand Chapouthier comme camarade de promotion. Il y resta sept ans, jusqu'en 1929, d'abord comme membre, puis comme secrétaire général. Les articles qu'il publia à cette époque, et qui parurent pour la plupart dans le *Bulletin de Correspondance hellénique*, reflètent l'intérêt que porte naturellement tout jeune «Athénien» aux antiquités de la Grèce propre: ils traitent de Thasos, de Samothrace, de Gythion dans le Péloponèse. Mais très vite Henri Seyrig accorda une grande attention au rayonnement de la civilisation grecque et gréco-romaine en Orient: il fit paraître en 1928 un long compte-rendu du livre de Th. Wiegand sur Baalbek et en 1929, dans *Syria*, un article sur la triade héliopolitaine.

Aussi René Dussaud lui confia-t-il en 1929 la direction des Antiquités de Syrie et du Liban, charge qu'il conserva jusqu'en 1941. Ce fut pour lui une période très active, très heureuse aussi, dont il aimait à évoquer le souvenir. Il ne cessa de parcourir les sites archéologiques de ces deux pays, y organisant des fouilles ou prenant des mesures de sauvegarde. Il eut notamment beaucoup à faire à Palmyre, où il dut d'abord lutter contre certains abus de l'occupation militaire française, puis organiser le déplacement du village de façon à dégager le temple de Bêl et les rues à colonnades. En même temps, il se préoccupait de former des archéologues syriens et libanais, si bien que la relève fut assurée dans des conditions normales lorsque la Syrie et le Liban obtinrent leur indépendance. Malgré toutes ces occupations, il conserva à ses publications scientifiques un rythme très égal et digne d'admiration. C'est en 1931 que s'ouvrit dans *Syria* la série de ses *Antiquités Syriennes*, qui, en 1972, avaient atteint leur 102<sup>e</sup> chapitre<sup>1</sup>.

Après les événements de juin 1940, Henri Seyrig, qui se trouvait à Beyrouth, répondit à l'appel du Général de Gaulle. En 1941 il envoya au gouvernement de Vichy sa démission de directeur des Antiquités de Syrie et du Liban. Il fut alors représentant de la France Libre au Mexique, puis le Général de Gaulle, après l'avoir chargé en 1942

<sup>1</sup> Une bibliographie complète des travaux d'Henri Seyrig sera donnée dans la *Revue numismatique* de 1973.

d'une mission en Amérique du Sud, le nomma en 1943 conseiller culturel aux États-Unis: il occupa cette fonction jusqu'à la fin de la guerre en 1945.

En 1946, il fut placé à la tête de l'Institut français d'archéologie de Beyrouth nouvellement créé. Il en demeura 21 ans le directeur, jusqu'en 1967, année où il prit sa retraite. Il eut pendant ces deux décennies une remarquable activité scientifique, écrivant beaucoup, dirigeant sans ménager sa peine de nombreux travaux, répondant inlassablement aux multiples questions que lui posaient des correspondants du monde entier. Il parvint à doter l'Institut d'archéologie de Beyrouth d'une très belle bibliothèque historique et archéologique, qui est actuellement la plus riche du Moyen-Orient. Il fut élu en 1952 membre de l'Institut de France (Académie des Inscriptions et Belles Lettres).

Parallèlement à ses fonctions de directeur de l'Institut de Beyrouth il exerça pendant deux ans (1960–1962), à la demande de M. André Malraux, celles de directeur des Musées de France. Son exceptionnelle culture et ses qualités de savant le désignaient en effet pour de telles responsabilités. Mais ses projets se heurtèrent à tant de résistances de la part de l'administration et des services du Louvre qu'il abandonna très vite cette charge.

C'est Neuchâtel qu'il choisit en 1967 comme lieu de retraite. Il aimait cette ville et, profitant de ses nouveaux loisirs, il travaillait avec une ardeur renouvelée dans son vaste bureau ouvert à la vue du lac. Pendant ces cinq dernières années (fin 1967–début 1973) ses publications furent nombreuses et importantes. Un accident survenu le 31 décembre 1972 au cours d'une promenade exigea son hospitalisation. Il mourut d'une embolie le 21 janvier 1973.

Le choix qu'il fit de Neuchâtel comme résidence s'explique par les liens nombreux et parfois très anciens qui l'attachaient à la Suisse. Ses arrière-grands-parents maternels étaient neuchâtelois et plusieurs membres de sa famille avaient conservé des demeures dans les environs de Neuchâtel. Lui-même, dans sa jeunesse, passait une partie de l'été dans un domaine proche du Creux du Van et plus tard, lorsqu'il partit en Orient, il séjournait à chacun de ses retours dans la maison de l'une de ses tantes à Fleurier. A ses propres attaches familiales s'ajoutaient celles de sa femme: il avait épousé en 1930 Mlle Hermine de Saussure, qui appartient à la branche redevenue française des Saussure, mais dont de nombreux parents sont citoyens du Canton de Genève ou du Canton de Vaud. L'un d'eux, Lucien Naville, cousin germain du père de Mme Seyrig, eut, comme on le verra, des relations scientifiques étroites avec Henri Seyrig.

Henri Seyrig fut l'un des plus grands archéologues et hellénistes français des quarante dernières années. Son savoir était immense et la sûreté de son jugement et de son goût admirable. Il avait le sens des objets, décelant immédiatement ce qui en faisait l'intérêt et l'originalité; combien de fois n'a-t-il pas expliqué d'un mot tel monument

qui en avait embarrassé beaucoup d'autres! Chaque fois son interprétation frappait par sa simplicité, son caractère évident: on comprenait qu'il avait de l'Antiquité une connaissance profonde et intime.

Sa curiosité (qui s'étendait bien au delà de l'époque grecque, romaine et byzantine, puisqu'il s'était passionné aussi pour les civilisations africaines et américaines) l'avait amené dès le début à inclure des monnaies dans le champ de ses investigations. Pendant son séjour en Grèce il avait réuni une collection de monnaies de bronze de Thasos. Quelques-unes de ses *Antiquités syriennes* jusqu'en 1950 traitent de numismatique. En outre, il prit toujours soin de noter soigneusement les trésors de monnaies grecques et romaines qu'on lui présentait. Mais pendant cette première période les monnaies ne tinrent dans ses publications qu'une place occasionnelle.

C'est à partir de 1946 environ qu'il accorda à la numismatique une part importante de son activité scientifique. Il le fit en partie sous l'influence de Lucien Naville, connu de tous les numismates par les catalogues des ventes de Lucerne et son livre sur les monnaies d'or de la Cyrénaïque. Lucien Naville, fils du célèbre égyptologue, avait créé à Genève une agence de presse, dont les revenus lui permirent d'acquérir une collection de monnaies grecques, parmi lesquelles figurait une belle suite de statères d'or d'Alexandre. Il s'intéressait à leur classement par ateliers et connaissait à fond l'œuvre de Newell. Henri Seyrig se plaisait à rappeler les visites qu'il faisait à Lucien Naville chaque fois qu'il venait en Europe et les heures qu'il passait avec lui à Conches près Genève. Ce furent, disait-il, ces longues conversations et discussions qui lui firent voir tout l'intérêt des monnayages alexandrins et hellénistiques et l'amènèrent à donner à la numismatique une large part de ses efforts. – Dans ce domaine, comme dans les autres, il montra une admirable maîtrise et ce fut pour moi un grand privilège d'être pendant trois ans, de 1955 à 1958, son élève à l'Institut d'archéologie de Beyrouth.

L'intérêt des trésors monétaires lui était apparu depuis longtemps. En 1950, il publia le trésor de Khan el-Abdé, riche en monnaies de Tryphon. Puis il fit connaître le trésor de Nisibe (ce qui l'amena à rédiger une importante étude sur les émissions des rois d'Arménie, en particulier de Tigrane le Grand), le trésor de Murabaat et celui de Mektepinî. Dans un volume actuellement sous presse et qui paraîtra vers la fin de 1973 (*Trésors du Levant anciens et nouveaux*) il a rassemblé toute une série de trésors, la plupart inédits, qui lui ont permis de tracer de main de maître un tableau d'ensemble de la circulation monétaire en Asie Mineure et surtout en Syrie à l'époque hellénistique.

Un autre problème qui avait retenu son attention était celui des ères des villes de Syrie: Antioche, Laodicée, Tripolis, etc., qui ont à la fin de l'époque hellénistique et à l'époque romaine daté leurs monnaies (et leurs autres documents officiels) selon des ères dont l'époque est souvent difficile à déterminer. Grâce à un classement rigoureux des émissions et à des raisonnements précis Henri Seyrig réussit à élucider la plupart des difficultés et à enrichir ainsi considérablement l'histoire de ces cités.



Il connaissait admirablement l'ensemble des monnayages syriens et phéniciens et nous lui devons des études capitales sur les monnaies de la Pérée aradienne, de Ptolémaïs, de la Décapole, de Hiérapolis, des tétrarques de Chalcis du Liban.

C'est peut-être dans la reconstitution de l'histoire de certaines villes à l'époque hellénistique (Aradus, Parion, Byzance et Calcédoine), dans l'étude de leurs relations avec les grands royaumes, qu'il montra la plus grande originalité et donna les plus belles leçons de méthode. Ces villes frappèrent, selon les vicissitudes de leur histoire, des monnaies d'argent royales, des monnaies au nom et aux types d'Alexandre ou de Ly-simaque, des monnaies à types personnels. En ordonnant méthodiquement ces diverses séries, Henri Seyrig parvint à retracer l'histoire des villes en question, à déterminer quel était leur statut à telle époque, et en même temps à proposer d'importantes observations sur l'organisation financière de certains Etats antiques. On peut affirmer qu'il a démontré de façon éclatante tout ce qu'un classement raisonné des monnaies apporte à notre connaissance de l'histoire politique et économique.

Il est mort en pleine activité, alors qu'il s'apprêtait à rédiger le premier chapitre de son recueil des monnaies de la Séleucide. Les numismates ont envers Henri Seyrig une dette de reconnaissance. Grâce à son vaste savoir et à la qualité de son intelligence il a porté l'étude des monnaies à un très haut niveau et lui a donné une rigueur exemplaire.

Ce grand savant dispensait généreusement son savoir. Tous ceux qui l'ont interrogé ont éprouvé avec quelle promptitude et quelle précision il répondait à leurs questions. Il n'hésitait pas à communiquer ses propres notes, même lorsqu'elles étaient déjà élaborées.

La générosité était un trait de son caractère: il offrait à tous, dans sa maison, une large hospitalité; il accueillait toujours avec intérêt et hauteur de vues les idées nouvelles, en archéologie, ou dans tout autre domaine; quand une cause lui paraissait digne d'être défendue, il lui apportait un soutien actif, sans équivoque, comme il le fit récemment à plusieurs reprises pendant la guerre d'Algérie et celle du Vietnam; enfin, ils se montraient à l'égard des Musées d'une libéralité rare: le Cabinet de Paris, le Louvre, les Musées de Beyrouth, de Londres et de New-York bénéficièrent de ses dons répétés.

Grand savant, homme de goût, Henri Seyrig était aussi un homme de cœur.

*Georges Le Rider*

Dans son assemblée générale du 14 octobre 1972, à Berne, notre société avait nommé Henri Seyrig membre d'honneur, en hommage à sa remarquable activité scientifique dans le domaine de la numismatique. Cet hommage avait beaucoup touché Henri Seyrig, qui en remercia notre président le 21 octobre 1972 dans une lettre par laquelle il exprimait combien il avait été sensible à notre attention.

